

C'est par Beauford Delaney que j'ai découvert la lumière, la lumière que contient chaque chose, chaque surface, chaque visage. Il y a de longues années, dans la pauvreté et l'incertitude, Beauford et moi marchions ensemble dans les rues de New York. A ce moment-là, comme maintenant, il travaillait tout le temps, ou peut-être serait-il plus exact de dire qu'il *voyait* tout le temps ; et la réalité de son regard me fit, à mon tour, commencer à voir. Or, ce que je commençai à voir alors n'était pas, à vrai dire, sa peinture — cela vint plus tard ; ce que je vis avant tout, c'était une feuille brune sur de l'asphalte noir, de l'huile mobile comme du vif-argent dans l'eau noire du ruisseau, de l'herbe poussant à travers une fente dans le trottoir. Et parce que je voyais cela avec Beauford, parce que Beauford me le faisait voir, les couleurs elles-mêmes subissaient le plus troublant et salutaire des changements. La feuille orne sur l'asphalte noir, par exemple — de quelle couleur était-elle réellement ? En regardant la feuille assez longtemps, en tâchant de la saisir, on y découvrirait de nombreuses couleurs ; et bien que le noir m'ait été décrit comme étant absence de lumière, il me semblait évident que s'il en était ainsi nous n'aurions jamais pu voir la couleur, noir : la lumière s'y trouve captive et s'y débat pour surgir, comme l'herbe poussant à travers le ciment. Il était humiliant de reconnaître que la lumière tombait du ciel sur toutes choses, sur tout le monde, et que la lumière était toujours en train de changer. Paradoxalement, ceci signifiait pour moi que la mémoire trahit et que la vie ne contient pas le passé défini : le coucher de soleil d'hier, la feuille qui brûla, la pluie qui tomba, n'ont pas été vus réellement si l'on n'est pas prêt à les voir tous les jours.

Beauford existe, à son éternel crédit et pour notre salut et notre espoir. Peut-être suis-je si frappé par la lumière des peintures de Beauford parce que, lui-même, il vient de l'obscurité — comme moi-même et, en somme, comme nous tous. Mais l'obscurité des commencements de Beauford, au Tennessee, il y a des années, était d'un bleu-noir de minuit, opaque en vérité et pleine de chagrin. Je ne sais pas — et nul d'entre nous ne saura jamais — quelle sorte de force lui permit de poursuivre si obstinément son splendide chemin. En tout cas, de Tennessee il réussit à atteindre Paris (j'ai l'impression qu'il le fit à force de marcher et de nager) et pendant quelque temps vécut dans un des faubourgs de Paris, à Clamart. Ce fut alors que je commençai à voir la peinture de Beauford d'une nouvelle manière, et alors aussi que la peinture de

Beauford subit la plus étonnante métamorphose comme expression de liberté. Je sais que ceci rend un son extrêmement subjectif, mais en réalité ce n'est pas aussi subjectif que cela peut sembler. Chez Beauford à Clamart il y avait une fenêtre devant laquelle nous nous asseyions souvent — tard dans la nuit, tôt le matin, à midi. Cette fenêtre donnait sur un jardin ou, plutôt, aurait donné sur un jardin si le feuillage d'un grand arbre n'avait masqué la fenêtre. Tout ce que nous voyions était ainsi filtré à travers ces feuilles. Et cette fenêtre était une sorte d'univers, plaintif et sanglotant quand il pleuvait, noir et amer quand il tonnait, hésitant et délicat aux premières clartés du matin, et aussi bleu que les « blues » lorsque les derniers rayons du soleil s'éteignaient. Or, c'est cette vie, cette lumière, ce miracle, que je commençai à voir dans les peintures de Beauford, et cette lumière commença à s'étendre pour moi depuis le passé sur tout le temps que nous nous étions connus, et sur beaucoup plus de temps encore, et elle avait le pouvoir d'illuminer et même de racheter, et de réconcilier, et de guérir. Car l'œuvre de Beauford mène la vue intérieure et extérieure, directement et inexorablement, vers une confrontation nouvelle avec la réalité. En ce moment on commence à saisir la nature de son triomphe. Et la beauté de son triomphe, et la preuve que c'en est vraiment un, est ce qui le rend nôtre. Je ne devrais peut-être pas dire, tout simplement, ce que je crois — qu'il est un grand peintre parmi les plus grands ; mais je sais que le grand art ne peut être créé que par l'amour, et il n'est de plus grand amoureux qui ait jamais tenu un pinceau.

JAMES BALDWIN

ée (USA) en 1910.
éalités Nouvelles en 1954
e Prisme à Paris en 1956.
Cultuel Américain, 1961
6 ; Iserlohn (Allemagne),
1957 ; Université de Wis-
Allemagne, 1958 ; Galerie
es Arts Décoratifs à Paris,
erie Breteau, Paris, 1962 ;
erne, Paris, 1963 ; Musée
alerie Internationale d'Art

y Museum de New York,
y et dans de nombreuses

le Beauford Delaney »,

l'exposition de juin 1960,

ricains », (« Cimaïse »,